

# Descriptif des lectures et activités

## Épreuve orale anticipée de français Classe de Première L

NOM et Prénom du candidat :

---

### SOMMAIRE

---

#### **Séquence I - Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.**

##### **« Évoquer le printemps avec ma volonté »**

Étude d'un groupement de textes ; étude des « Tableaux parisiens », in *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, en œuvre intégrale.

#### **Séquence II - Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.**

##### **« Jamais je ne serai un héros. »**

Étude d'un groupement de textes ; étude d'*Un balcon en forêt* en œuvre intégrale.

#### **Séquence III - Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.**

##### **« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit. »**

Étude d'un groupement de textes ; étude de *Dom Juan* de Molière en œuvre intégrale.

# Séquence I : « Évoquer le printemps avec ma volonté »

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.

Problématique : Comment l'écriture poétique donne-t-elle à voir des paysages qui expriment notre rapport au monde ?

## 1. Poèmes, paysages : étude et travaux autour d'un corpus

Problématique : Comment et pourquoi ce corpus met-il en scène l'harmonie de l'homme et de la nature ?

### Pour l'exposé : lectures analytiques

#### 1. Feuillet 141 des Feuillettes d'Hypnos, 1948 (1943-44).

La quête d'une harmonie et son expression, pour résister à la terreur.  
Entrée dans la lecture par l'écriture de métaphores, avec l'anaphore qui structure le poème.

#### 2. Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance, II », Éloges, 1911.

Une célébration de l'enfance avec le point de vue de l'enfant.

Entrée dans la lecture par l'écriture d'un court texte à la façon du « Je me souviens » de Perec.

### Pour l'entretien

#### Lecture du reste du corpus

- Arthur Rimbaud, « Le dormeur du val », *Poésies*, 1870.
- Blaise Cendrars, extrait de *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, 1913.
- Pierre Bergounioux, extrait de *Points cardinaux*, 1995.

#### Écriture

Courte évocation d'un paysage marquant.

## 2. Étude d'une œuvre intégrale : « Tableaux parisiens », in *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire, 1861

Problématique : Entre laideur et beauté, comment Baudelaire représente-t-il la ville dans les « Tableaux parisiens » ?

### Pour l'exposé : lectures analytiques

#### 3. « À une passante ».

Une saisie fugitive de l'Idéal baudelairien avec ses ambivalences.

#### 4. « Le Cygne ».

L'expression et le dépassement de la mélancolie et d'un sentiment d'exil paradoxal.

### Pour l'entretien

#### Lecture des *Fleurs du Mal* en « chambre d'échos »

Lecture fragmentaire et polyphonique, en classe ; mise au jour des principaux motifs du recueil.

#### Carpe diem, memento mori, éloge des pouvoirs de l'art ?

#### Comparaison de deux poèmes de Ronsard et Baudelaire

- Ronsard, « Ode à Cassandre », *Les Amours*, 1552.
- Baudelaire, « Une charogne », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

#### Lecture cursive des « Tableaux parisiens »

#### Documents complémentaires autour du « Cygne » et de la mélancolie

Lecture des principaux éléments du tableau *Mélancolie* de Constance-Marie Charpentier (1801) : une représentation classique de la mélancolie.

Lecture d'un extrait de « Melancholia » de Théophile Gautier.

#### Travail de groupe : étude d'un aspect des « Tableaux parisiens » au choix :

- « Paysage », « Le soleil », « Une charogne » : sont-ce des arts poétiques ?
- Lecture de « Le peintre de la vie moderne », « Les foules » : de quoi l'art se nourrit-il selon Baudelaire ?
- Étude de la composition de la section.
- Étude de quelques personnages de la section.
- Étude de la représentation de Paris.
- Comparaison des titres des sections et des poèmes du recueil avec ceux des « Tableaux parisiens ».

#### Écriture d'un poème en prose, inspiré des « Fenêtres »

Poème faisant l'éloge d'un objet ou d'un lieu du territoire du quotidien, en relation avec une photographie. Exposition en janvier 2019.

#### Écriture d'une « promenade poétique » dans les lieux de son enfance

Format au choix de l'élève : support papier, photos, vidéo, diaporama...



## Devoirs de type EAF, lectures cursives

### Devoir sur table - corpus sur l'exil

- Joachim du Bellay, « Heureux qui, comme Ulysse... », *Les Regrets*, 1558.
- Victor Hugo, « Exil », *Les quatre vents de l'esprit*, 1881.
- Mahmoud Darwich, « À ma mère », *Un amant de Palestine*, 1966.
- Hassan Yassine, « Malédiction », publié dans *Le Magazine littéraire*, 2018.

Au choix :

Question sur corpus, sur l'expression des sentiments liés à l'exil.

Commentaire du poème de Du Bellay ou de celui de Hugo.

Dissertation : l'écriture poétique vous paraît-elle destinée

à exprimer les sentiments du poète, ou à refléter ceux du lecteur ?

### Devoir à la maison, sur la beauté selon Baudelaire. Q. sur corpus :

- « La Beauté » et « Hymne à la Beauté », *Les Fleurs du Mal*, 1861.
- Extrait d'*Exposition universelle* sur le Beau « toujours bizarre », 1855.
- « Le désir de peindre », *Le Spleen de Paris*, 1869.
- Extrait de *Fusées* sur la définition du « Beau », « ardent et triste », 1887.

### En plus des « Tableaux parisiens », lecture d'un recueil de poèmes :

C. Baudelaire, *Petits poèmes en prose (Le Spleen de Paris)* ; B. Cendrars, *Du monde entier au cœur du monde* ; J. Follain, *Paris* ; Ph. Jaccottet, *Paysages avec figures absentes* ; J. Réda, *Retour au calme* ; J. Roubaud, *La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains* ; E. Verhaeren, *Les Campagnes hallucinées, Les Villes tentaculaires*.

# Séquence II : « Jamais je ne serai un héros. »

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours.

Problématique : En quoi la vision du héros de roman pris dans le feu de l'Histoire donne-t-elle du monde une image étrange ?

## 1. Le héros de roman dans le feu du combat : personnage épique ou égaré ?

### Pour l'exposé : lecture analytique

#### 1. Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Fabrice à Waterloo, 1839.

Une scène de bataille qui prend le contrepied de l'épopée.

### Pour l'entretien

#### Corpus : des visions frappantes de la guerre

- Voltaire, *Candide*, la guerre entre Abares et Bulgares, 1759.
- Ernest Hemingway, *L'adieu aux armes*, sur les mots de la guerre, 1929.
- Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu au front, 1932.

#### Étude d'images et écriture : combat épique ou absurde ?

- Eugène Delacroix, *La liberté guidant le peuple*, 1831.
- En écho, lecture d'un extrait d'une lettre du peintre à son neveu, décrivant le spectacle de la rue.
- Écriture d'un court texte, entre récit et description, épique ou ironique, à partir du tableau de Delacroix
- Clément-Auguste Andrieux, *La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815*, 1852.
- Jacques Tardi, illustrations pour *Voyage au bout de la nuit*, 1988.

## 2. Étude d'une œuvre intégrale : *Un balcon en forêt* de Julien Gracq, 1958

Problématique : En quoi le regard de Grange donne-t-il de la guerre et du monde une image étrange ?

### Pour l'exposé : lectures analytiques

#### 2. L'incipit.

Une entrée envoûtante dans le roman, entre nature enchantée et monde enlaidi par la guerre.

#### 3. Le réveil de Grange dans la maison forte.

Un moment suspendu entre insouciance et inquiétude, au cœur d'un lieu double.

#### 4. La rencontre de Mona.

La rencontre féérique d'un double féminin du héros, né de la forêt.

#### 5. Le réveil du 12 mai 1940.

Un écho inversé du premier réveil, au seuil d'une guerre inhumaine et irréelle.

### Pour l'entretien

#### Écriture et réflexions en cours

- Écriture de deux lettres à un romancier imaginaire et idéal pour exprimer ses attentes par rapport au roman et au personnage.
- Partage sur nos attentes par rapport au roman, en relation avec les parcours de lectures référencés ci-dessous.

#### Écriture

- Écriture d'un court texte personnel évoquant un réveil matinal. (en relation avec la lecture du second extrait).
- Réécriture de ce texte sous la forme d'un pastiche de Gracq.
- Écriture d'un abécédaire du roman (un mot et une définition par élève).

### Entraînement à la dissertation en classe

Dans quelle mesure la lecture des romans permet-elle de connaître une période historique et une société ?

### DST : Personnages romanesques et « paysages états d'âme »

Question sur corpus :

- Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839.
- Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.
- Zola, *L'Assommoir*, 1876.
- Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleur*, 1919.

Commentaire : texte de Stendhal ou Zola.

Dissertation : Attendez-vous essentiellement d'un roman qu'il vous plonge dans les pensées d'un personnage ?

Invention inspirée des textes du corpus : description d'un « paysage état d'âme » par un personnage narrateur posté à une fenêtre.

### Parcours de lecture 1 : deux romans au choix

parmi ces titres de la rentrée littéraire (sept. 2018) :

*Isidore et les autres* de Camille Bordas, *Frère d'âme* de David Diop, *La révolte* de Clara Dupont-Monod, *Midi* de Chloé Korman, *L'écart* de Amy Liprot, *Les exilés meurent aussi d'amour* de Abnousse Shalmani.

### Parcours de lecture 2 : un roman au choix

parmi ces titres autour du rapport entre Histoire et roman :

*Là où les chiens aboient par la queue* d'Estelle-Sarah Bulle, *Jacob, Jacob* de Valérie Zenatti, *L'art de perdre* d'Alice Zeniter.

### Réception de Clara Dupont-Monod

à l'occasion de la publication de *La révolte* et autour du lien entre Histoire et roman

Lecture d'un de ses romans au choix, en amont de la rencontre : *La révolte*, ou *La passion selon Juliette*, *La folie du roi Marc*, *Le roi disait que j'étais diable*.



## Séquence II - Documents complémentaires : étude d'images



« Trois jours au milieu de la mitraille et les coups de fusil ; car on se battait partout. Le simple promeneur comme moi avait la chance d'attraper une balle ni plus ni moins que les héros improvisés qui marchaient à l'ennemi avec des morceaux de fer, emmanchés dans des manches à balai. »

Lettre d'Eugène Delacroix à son neveu, 1830.

*La Liberté guidant le peuple*, Eugène Delacroix, 1831.



*La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815*,  
Clément-Auguste Andrieux, 1852.



Illustration de Tardi pour *Voyage au bout de la nuit*  
(1932, édition illustrée parue en 1988).

# Séquence III : « Je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit. »

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours.

Problématique : Comment la pluralité de sens du texte théâtral se déploie-t-elle sur scène ?

## 1. La parole au théâtre, entre incomplétude, richesses et ambiguïtés

### Pour l'entretien

Travail de groupe : mise en voix d'extraits de ces pièces du XX<sup>e</sup> siècle :

- Eugène Ionesco, *La cantatrice chauve*, 1950. La parodie de scène de retrouvailles et de révélation des époux Martin.
- Jean Tardieu, « Finissez vos phrases », « Un mot pour un autre », in *La comédie du langage*, 1951 ; pièce intégrale.
- Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1990. La scène de la colère d'Antoine.

En complément, lecture de la réflexion d'Anne Ubersfeld in *Lire le théâtre* (1977), sur l'incomplétude du texte théâtral.

## 2. Étude d'une œuvre intégrale : Dom Juan de Molière, 1665

Problématique : Comment la pluralité de sens de la pièce se déploie-t-elle sur scène ?

### Pour l'exposé : lectures analytiques

#### 1. L'éloge du tabac par Sganarelle, Acte I, scène 1.

Un condensé d'exposition sous forme d'éloge paradoxal.

#### 2. L'éloge de l'inconstance, tirade d'un séducteur, Acte I, scène 2.

Un éloge paradoxal ; la tirade d'un rhéteur habile, metteur en scène de ses propres exploits.

#### 3. L'entrée en scène d'Elvire et la confrontation avec Dom Juan, Acte I, scène 3.

Un duel entre une héroïne tragique éloquente et un séducteur silencieux.

#### 4. La conquête de Charlotte, Acte II, scène 2.

Une scène de séduction à la fois habile et facile.

#### 5. La « scène du Pauvre », Acte III, scène 2.

Une scène ambiguë et scandaleuse ; un échec du tentateur ou une victoire du rhéteur ?

### Pour l'entretien

Étude et comparaison de mises en scène

- L'acte I (la découverte de Dom Juan) ; le début de l'Acte III (l'errance métaphysique et la fête de la théâtralité, avec Sganarelle en infirmière) dans la mise en scène de Daniel Mesguich (2003).
- Le début de l'acte II (la comédie pastorale) chez Daniel Mesguich et Arnaud Denis (2014).
- La scène du Pauvre dans l'adaptation de Marcel Bluwal (1965) et chez Daniel Mesguich (2003).
- Le dénouement dans la mise en scène de Daniel Mesguich : hallucination ? plaisir ou punition ? spectacle baroque, tragédie, comédie ?

Travaux autour de la pièce

- Écriture d'une lettre à Elvire après son apparition à l'acte I.
- En groupe, élaboration d'une note d'intention et mise en scène d'un extrait de la pièce, filmée ou jouée en classe.

Repères culturels

- Repères sur la création de la pièce sa réception et sa dimension baroque.
- Repères sur son lien avec *Le Tartuffe* (1664-1669). Projection de l'acte IV, scène 5 dans la mise en scène de Stéphane Braunschweig.
- Repères sur l'illusion théâtrale et la théâtralité.

Devoir sur table - corpus sur le jeu avec l'illusion théâtrale

- Shakespeare, *Le songe d'une nuit d'été*, dernière réplique, 1595.
- Molière, *L'Avare*, Acte IV, scène 7 (le monologue d'Harpagon), 1668.
- Jean Anouilh, *Antigone*, le Prologue, 1944.
- Paul Claudel, *L'Échange*, 1952.

Commentaire du texte d'Anouilh ou de Claudel.

Dissertation : Pour éprouver du plaisir au théâtre, faut-il que le spectateur prenne pour vrai ce qui est représenté ?

Devoir sur table - Réécritures de *Dom Juan*

- Molière, *Dom Juan*, Acte V, scènes V et VI, 1665.
- Charles Baudelaire, « Don Juan aux Enfers », in *Les Fleurs du Mal*, 1857.
- Henry de Montherlant, *La Mort qui fait le trottoir (Don Juan)*, acte III, scène VII, 1956.
- Pierre Michon, « Vie du père Foucault », in *Vies minuscules*, 1984.

Commentaire du poème de Baudelaire ou du texte de Montherlant.

Dissertation : Faut-il éprouver de l'empathie pour un personnage littéraire afin qu'il nous aide à comprendre le monde et la nature humaine ?

Invention : discours du metteur en scène à son équipe pour la préparation du dénouement.

Lectures personnelles - une à deux pièces au choix :

Corneille, *L'illusion comique*, *Le Cid*, *Cinna* ; Molière, *Le Tartuffe*, *Le Misanthrope* ; Racine, *Phèdre*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Bajazet* ; Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, *La double inconstance*, *L'esquive* ; Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro* ; Musset, *Lorenzaccio* ; Hugo, *Ruy Blas* ; Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu* ; Anouilh, *Antigone* ;

Cocteau, *La machine infernale* ; Ionesco, *La cantatrice chauve*, *La leçon*, *Les chaises*, *Rhinocéros* ; Beckett, *En attendant Godot*, *Fin de partie* ; Camus, *Caligula*, *Les justes* ; Sartre, *Huis clos* ; Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur* ; Koltès, *Combat de nègre et de chiens*, *Le Retour au désert* ; Lagarce, *Juste la fin du monde*, *Derniers remords avant l'oubli* ; Pommerat, *Cendrillon*, *Le Petit Chaperon rouge*, *Pinocchio*.



# Annexes à la séquence III : sorties au théâtre

## Spectacles proposés

- **Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand** - mise en scène de Lazare Herson-Macarel, Théâtre de la Tempête, novembre 2018.
- **L'École des femmes de Molière** - mise en scène de Stéphane Braunschweig, Odéon-Théâtre de l'Europe, décembre 2018.
- **Les yeux d'Anna de Luc Tartar** - mise en scène de Cécile Tournesol, Théâtre 13, janvier 2019.

Rencontre avec le comédien Julien Muller (le père d'Anna) en classe, janvier 2019.

- **La dama boba de Lope de Vega** - mise en scène de Justine Heynemann, Théâtre 13, février 2019.
- **Le pays lointain de Jean-Luc Lagarce** - mise en scène de Clément Hervieu-Léger, Odéon-Théâtre de l'Europe, avril 2019.



## Séquence I

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

### Texte n° 1

René Char

*Feuillets d'Hypnos*, fragment 141

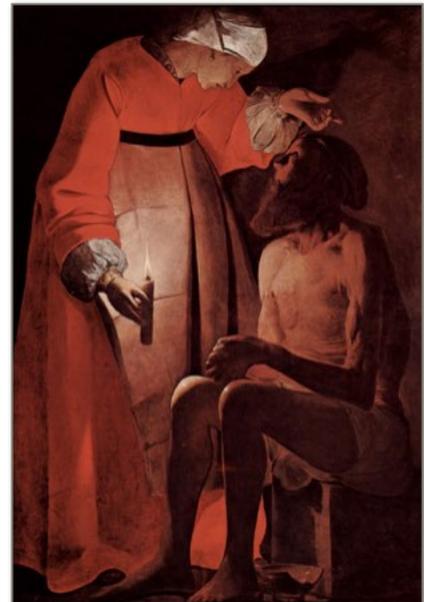
141

1            La contre-terreur, c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est  
le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies,  
c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et  
5 d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de  
luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne  
sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous  
sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant,  
c'est l'ombre, à quelques pas, d'un compagnon accroupi qui pense que le cuir  
de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous  
10 a fixé rendez-vous !

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 1943-1944,  
publication dans *Fureur et mystère* en 1948.

Georges de La Tour, *Job et sa femme*, vers 1640-1645.

Tableau connu par René Char sous le titre *Le prisonnier*.



## Séquence I

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

### Texte n°2

Saint-John Perse

« Pour fêter une enfance »

II

- 1 Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes... Et nos paupières  
fabuleuses... Ô  
clartés ! ô faveurs !  
Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête,  
5 qu'elle était belle et bonne.  
Ô mes plus grandes  
fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux  
insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de famille.  
Et une très petite sœur était morte : j'avais eu, qui sent bon, son cercueil  
10 d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer l'oiseau-  
mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux comme fait la  
servante,  
celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.
- ... Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...
- 15 Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage du  
jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !
- ... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut  
essuyer à l'angle de mes yeux.  
Le sorcier noir sentenciat à l'office : « Le monde est comme une pirogue,  
20 qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer... »  
Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre  
un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissent le mât lisse  
des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de  
liane,  
25 où trop longues, les fleurs  
s'achevaient en des cris de perruches.

Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance », *Éloges*, 1911.

---

## Séquence I

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

### Texte n°3

Charles Baudelaire

« À une passante »

- 1 La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;
- 5 Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.
- 10 Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
- 14 Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Charles Baudelaire,

« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

---

## Séquence I

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

### Texte n°4

Charles Baudelaire

« Le cygne »

À Victor Hugo.

I

- 1 Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,  
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit  
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,  
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,
- 5 A fécondé soudain ma mémoire fertile,  
Comme je traversais le nouveau Carrousel.  
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas ! Que le cœur d'un mortel) ;
- Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,  
10 Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,  
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.
- Là s'étalait jadis une ménagerie ;  
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux  
15 Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie  
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,
- Un cygne qui s'était évadé de sa cage,  
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,  
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.  
20 Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec
- Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,  
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :  
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? Quand tonneras-tu,  
[foudre ? »  
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,
- 25 Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,  
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

II

- Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie  
30 N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs,  
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,  
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.
- Aussi, devant ce Louvre une image m'opprime :  
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,  
35 Comme les exilés, ridicule et sublime,  
Et rongé d'un désir sans trêve ! Et puis à vous,
- Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,  
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,  
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;  
40 Veuve d'Hector, hélas ! Et femme d'Hélénus !
- Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,  
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,  
Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
Derrière la muraille immense du brouillard ;
- 45 À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
Jamais, jamais ! À ceux qui s'abreuvent de pleurs  
Et têtent la Douleur comme une bonne louve !  
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !
- Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile  
50 Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !  
Je pense aux matelots oubliés dans une île,  
52 Aux captifs, aux vaincus !... À bien d'autres encor !

Charles Baudelaire,  
« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

## Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

### Texte n° 1

1 Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5 - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du  
10 monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs  
15 lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

20 - Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?  
- Pardi, c'est le maréchal !  
- Quel maréchal ?  
- Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu  
25 dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se  
30 remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

---

35 Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me  
voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient  
des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les  
boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement  
égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus  
40 voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était  
à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir  
tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures  
45 comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtons, je ne  
serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un  
héros.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, première partie, chapitre 3, 1839.

---

## Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

### Texte n°2

1 Depuis que son train avait passé les faubourgs et les fumées de Charleville, il semblait à l'aspirant Grange que la laideur du monde se dissipait : il s'aperçut qu'il n'y avait plus en vue une seule maison. Le train, qui suivait la rivière lente, s'était enfoncé d'abord entre de médiocres épaulements de collines couverts de fougères et d'ajoncs. Puis, à chaque coude de la rivière, la

5 vallée s'était creusée, pendant que le ferraillement du train dans la solitude rebondissait contre les falaises, et qu'un vent cru, déjà coupant dans la fin d'après-midi d'automne, lui lavait le visage quand il passait la tête par la portière. La voie changeait de rive capricieusement, passait la Meuse sur des ponts faits d'une seule travée de poutrages de fer, s'enfonçait par instants dans un bref tunnel à travers le col d'un méandre. Quand la vallée reparaisait, toute étincelante de trembles sous la

10 lumière dorée, chaque fois la gorge s'était approfondie entre ses deux rideaux de forêt, chaque fois la Meuse semblait plus lente et plus sombre, comme si elle eût coulé sur un lit de feuilles pourries. Le train était vide ; on eût dit qu'il desservait ces solitudes pour le seul plaisir de courir dans le soir frais, entre les versants de forêts jaunes qui mordaient de plus en plus haut sur le bleu très pur de l'après-midi d'octobre ; le long de la rivière, les arbres dégageaient seulement un étroit ruban de prairie,

15 aussi nette qu'une pelouse anglaise. « C'est un train pour le *Domaine d'Arnheim* », pensa l'aspirant, grand lecteur d'Edgar Poe, et, allumant une cigarette, il renversa la tête contre le capiton de serge pour suivre du regard très haut au-dessus de lui la crête des falaises chevelues qui se profilaient en gloire contre le soleil bas. Dans les échappées de vue des gorges affluentes, les lointains feuillus se perdaient derrière le bleu cendré de la fumée de cigare ; on sentait que la terre ici crêpelait sous

20 cette forêt drue et noueuse aussi naturellement qu'une tête de nègre. Pourtant la laideur ne se laissait pas complètement oublier : de temps en temps le train stoppait dans de lépreuses petites gardes, couleur de minerai de fer, qui s'accrochaient en remblai entre la rivière et la falaise ; contre le bleu de guerre des vitres déjà délavé, des soldats en kaki somnolaient assis à califourchon sur les chariots de la poste - puis la vallée verte devenait un instant comme teigneuse : on dépassait de

25 lugubres maisons jaunes, taillées dans l'ocre, qui semblaient secouer sur la verdure tout autour la poussière des carrières à plâtre - et, quand l'œil désenchanté revenait vers la Meuse, il discernait maintenant de place en place les petites casemates toutes fraîches de brique et de béton, d'un travail pauvre, et le long de la berge les réseaux de barbelés où une crue de la rivière avait pendu des fanes d'herbe pourrie : avant même le premier coup de canon, la rouille, les ronces de la guerre, son odeur

30 de terre écorchée, son abandon de terrain vague, déshonoraient déjà ce canton encore intact de la Gaule chevelue.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, incipit, 1958.

## Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

### Texte n°3

1 Grange prolongea longtemps le demi-sommeil qui le retournait sur son lit de camp, dans l'aube déjà claire à toutes les vitres ; depuis son enfance, il n'avait éprouvé de sensation aussi purement agréable : il était libre, seul maître à son bord dans cette maisonnette de Mère Grand perdue au fond de la forêt. Derrière sa porte, le remue-ménage placide d'une ferme qui s'éveille

5 ajoutait à son bonheur : il l'engrenait dans une longue habitude ; Grange pour la première fois songea avec un frisson de plaisir incrédule qu'il allait vivre ici - que la guerre avait peut-être ses îles désertes. Les branches de la forêt venaient toucher ses vitres. Un ferraillement lourd ébranlait l'escalier ; Grange sauta de son lit et vit par la fenêtre le soldat Hervouët et le soldat Gourcuff qui s'éloignaient entre les arbres en redressant leur fusil d'un coup d'épaule, le col de la capote relevé

10 contre le froid piquant. Derrière la cloison, quelqu'un tisonnait le poêle ; des chocs de ferblanterie parlaient plaisamment de café chaud. Il s'allongea sur son lit une minute, roulé dans sa capote. Le matin était gris et couvert ; une atmosphère de *grasse matinée*, un vide de dimanche campagnard habitaient la pièce ; dans les intervalles des bruits de casserole, le silence, si peu habituel à la vie militaire, se recouchait au milieu de la chambre avec un ronron de bête heureuse. Le froid même

15 n'était pas inconfortable ; même en leur absence, on sentait que l'air ici n'était remué que par des corps jeunes et bien nourris. Un moment, Grange suivit dans l'air, l'œil vague, la buée légère que faisait son haleine, puis il se retourna et fit un petit rire de gorge perplexe : l'idée qu'il était ici aux *avants-postes* le dépaysait complètement. Les consignes que lui avait transmises le capitaine Vignaud étaient simples. En cas d'attaque, le génie en se repliant devant lui ferait sauter la route. La

20 maison forte avait pour mission de détruire les chars bloqués derrière la coupure et de renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Elle l'arrêterait « sans esprit de recul ». Un boyau souterrain qui débouchait dans les taillis devait permettre en principe à la garnison de quitter le blockhaus sans être aperçue, et de se replier à toute extrémité vers la Meuse par les bois. Sur la carte d'état-major qui traînait au bord de la table, il pouvait apercevoir de son lit l'itinéraire de repli défilé que le capitaine

25 Vignaud avait tracé au crayon rouge, et qu'il devait reconnaître dès aujourd'hui. Mais, à ces événements improbables, l'imagination ne s'accrochait pas. Devant soi, on avait les bois jusqu'à l'horizon, et au-delà ce coin de Belgique protecteur qui retombait en pan de rideau, on avait cette guerre qui s'assoupissait peu à peu, cette armée qui bâillait et s'ébrouait comme une classe qui a remis sa copie, attendant le coup de clairon de la fin de manœuvre. Il ne se passerait rien. Peut-être

30 ne se passerait-il rien. Grange feuilleta le dossier des pièces officielles, les consignes de combat, les relevés de minutions, d'un doigt distrait : une pluie serrée de paragraphes doctes, issus d'un délire ingénieux et procédurier, qui semblaient comptabiliser d'avance un tremblement de terre, puis il les rangea dans une chemise et les enferma à clef au fond de son tiroir, d'un geste qui était une conjuration. Cela faisait partie des choses qui, trop minutieusement prévues, n'arrivaient pas.

35 C'étaient les archives notariées de la guerre ; elles dormaient là en attendant la prescription ; à lire ces pages qui en traquaient l'imprévisible de virgule en virgule, on se sentait inexprimablement rassuré : on eût dit que la guerre avait déjà eu lieu. Un doigt heurta la porte, surprenant de timidité après le puissant râclage de semelles qui le précédait.

- Café, mon yeutenant.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

## Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

### Texte n°4

1 Ce voyage à travers la forêt cloîtrée par la brume poussait Grange peu à peu sur la pente de sa rêverie préférée ; il y voyait l'image de sa vie : tout ce qu'il avait, il le portait avec lui ; à vingt pas, le monde devenait obscur, les perspectives bouchées, il n'y avait plus autour de lui que ce petit halo de conscience tiède, ce nid bercé très haut au-dessus de la terre vague. Sur le plateau, où la chaussée

5 s'égouttait mal, les flaques des bas-côtés s'élargissaient déjà au travers du chemin, toutes cloquées par l'averse qui redoublait de grosses bulles grises. Comme il levait les yeux vers la perspective, il aperçut à quelque distance devant lui, encore à demi-fondue dans le rideau de pluie, une silhouette qui trébuchait sur les cailloux entre les flaques. La silhouette était celle d'une petite fille enfouie dans une longue pèlerine à capuchon et chaussée de bottes de caoutchouc ; à la voir ainsi patauger avec

10 hésitation entre les flaques, le dos un peu cassé comme si elle avait calé contre ses reins sous la pèlerine un sac de cuir, on pensait d'abord à une écolière en chemin vers sa maison, mais, de maisons, Grange savait qu'on n'en voyait pas à moins de deux lieues, et il se souvint tout coup que c'était dimanche ; il se mit à observer la petite silhouette avec plus d'attention. Il y avait dans sa démarche quelque chose qui l'intriguait ; sous le crépitement maintenant serré de l'averse dont elle

15 semblait ne se soucier mie, c'était à s'y méprendre celle même d'une gamine en chemin pour l'école buissonnière. Tantôt elle sautait une flaque à pieds joints, tantôt elle s'arrêtait au bord du chemin pour casser une branche - une seconde, elle se retournait à demi et semblait jeter sous le capuchon de sa pèlerine un coup d'œil en arrière, comme pour mesurer de combien Grange s'était rapproché, puis elle repartait à cloche-pied en poussant un caillou, et courait l'espace de quelques pas en faisant

20 rejaillir l'eau des flaques - une ou deux fois, malgré la distance, Grange crut discerner qu'elle sifflotait. La laie s'enfonçait peu à peu dans la pire solitude ; l'averse autour d'eux faisait frir la forêt à perte de vue. « C'est une fille de la pluie, pensa Grange en souriant malgré lui derrière son col trempé, une fadette - une petite sorcière de la forêt. » Il commença à ralentir le pas, malgré l'averse, il ne voulait pas la rejoindre trop vite - il avait peur que le bruit de son pas n'effarouchât ce manège gracieux,

25 captivant, de jeune bête au bois. Maintenant qu'il s'était un peu rapproché, ce n'était plus tout à fait une petite fille : quand elle se mettait à courir, les hanches étaient presque d'une femme ; les mouvements du cou, extraordinairement juvéniles et vifs, étaient ceux d'un poulain échappé, mais il y passait par moments un fléchissement câlin qui parlait brusquement de tout autre chose, comme si la tête se souvenait toute seule de s'être déjà blottie sur l'épaule d'un homme. Grange se demandait,

30 un peu piqué, si elle s'était vraiment aperçue qu'il marchait derrière elle : quelquefois elle s'arrêtait de côté sur le bord du chemin et partait d'un rire de bien-être, comme on en adresse à un compagnon de cordée qui monte derrière vous par un matin clair, puis, des minutes entières, elle semblait l'avoir oublié, reprenait son sautillerment de jeune bohémienne et de dénicheuse de nids - et tout à coup elle paraissait extraordinairement seule, à son affaire, à la manière d'un chaton qui se détourne de vous

35 pour un peloton de fil. Ils allèrent ainsi un moment, malgré le bruit de l'averse qui battait la route,

36 la trouée plus claire du chemin paraissait à Grange celle même de l'embellie : il n'était plus qu'un  
homme qui marche derrière une femme, tout entier sang remué et curiosité violente. « Une petite  
fille ! » se disait-il avec malaise - mais le cœur malgré lui lui battait plus fort, chaque fois que la  
silhouette s'arrêtait au bord du chemin et qu'une main entr'ouvrait un instant vers lui la guérite du  
40 capuchon lourd. Tout à coup la silhouette se planta au milieu de la route, et, campée dans une flaque  
qui lui montait jusqu'aux chevilles, se mit en devoir de laver à grande eau en remuant les jambes ses  
bottes de caoutchouc ; comme il arrivait à sa hauteur, Grange aperçut sous le capuchon qui se levait  
vers lui deux yeux d'un bleu cru, acide et tiède comme le dégel - au fond du capuchon, comme au  
44 fond d'une crèche, on voyait une paille douce de cheveux blonds.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

---

## Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

### Texte n° 5

1 Il y a des heures où on dirait qu'une paume lourde s'appesantit tout à coup sur la terre, pleine de nuit, comme la main écœurante et douce du boucher qui tâte un moment le frontal de la bête, avant d'asséner le coup de merlin, et à ce toucher, la terre même comprend et se révolte ; on dirait que sa lumière même rancit, que le matin souffle sur elle mou et chaud par un mufler ignoble. Aucun  
5 signe déchiffrable n'est venu, mais l'angoisse est là, dans l'air brusquement épaissi de chambre de malade : l'homme tout à coup ne sent plus ni faim ni soif, mais seulement son courage qui se vide de lui par le ventre, et on l'entend souffler par le nez, comme si le monde lui tournait sur le cœur.

- C'est dimanche, pensa Grange avec un bâillement sans joie, en voyant une aube fade pointer à ses vitres. Il avait mal dormi. Le fortin baignait dans un silence mort, un peu oppressant, un  
10 silence de cloître et d'eau croupie. Machinalement, il jeta un coup d'œil sur le chemin désert. Il ne se sentait pas très à l'aise. Ce vide, ce sommeil des routes inoccupées sur les arrières de la bataille, c'était étrange, improbable, un peu magique : une allée du château de la Belle au Bois Dormant. En descendant l'escalier de fer, il alluma une cigarette. Le goût du matin était mou et aqueux, mais, sur  
15 faire rebrousser chemin, mais il avait décidé, avant de déjeuner, de pousser jusqu'à la destruction de la laie, où le génie avait préparé en avant du fortin une chambre de mine. Il pensait trouver là un poste de sapeurs : il aurait peut-être des nouvelles.

Il n'y avait personne. La route s'était un peu affaissée au-dessus de la chambre de mine, remblayée d'une terre trop molle - dans les ornières creusées par les chenilles avaient coulé de  
20 petites flaques d'eau, toutes assombries par la forêt verte. Les deux bouts dénudés du fil de l'exploseur, qui sortaient de terre, traînaient un peu plus loin, abandonnés sur un tas de cailloux.

- C'est drôle, pensa-t-il, perplexe. Il s'assit sur le tas de pierre, de mauvaise humeur. À une lieue à la ronde, on eût juré que la forêt n'avait pas un bruit : il tendait l'oreille vers les taillis sans  
25 oiseaux, vaguement inquiet de cet évanouissement suspect de l'homme, de ce chantier rêveur de grève sur le tas. Soudain, comme il rallumait sa cigarette, il se fit très haut au-dessus de sa tête un déchirement de l'air singulier : un long fracas somptueux de rapide céleste froissant ses rails et ferrailant sur des aiguillages : l'artillerie lourde de la Meuse ouvrait le feu sur la Belgique.

Il lui sembla ensuite que les choses se passaient très vite. Il était à peine à mi-chemin du fortin qu'un puissant ronflement de moteurs se mit à fourir, à tarauder la forêt de tous les côtés à la fois,  
30 avec le sans-gêne d'une troupe de rabatteurs entrant dans un fourré, et le Toit brusquement entra en transe dans un énorme tapage de bombes et de mitrailleuses. Grange demeura un moment stupide : la forêt vibra comme une rue secouée par le vacarme d'une perforatrice ; il se sentait giflé, bousculé, par la trépidation véhémement, incompréhensible, qui entra en lui à la fois par la plante des  
35 pieds et par les oreilles. Il se jeta de côté dans un layon où les arceaux des branches feuillues n'ouvraient au-dessus de lui qu'un ruban étroit de ciel blanc. Dès qu'on se sentait dissimulé aux vues, le tapage ne paraissait plus aussi énorme : on se rendait compte qu'il était à base de moteurs beaucoup plus que d'explosions : il y avait de longues accalmies. Grange, rassuré, se remit même un instant en route pour le fortin, sous la voûte de vacarme, mais à une dizaine de mètres devant lui, l'asphalte usé qui recouvrait la laie de ce côté se mit bizarrement à frire : il mit une ou deux secondes  
40 à comprendre qu'il était mitraillé : il regagna au pas de course l'entrée du layon.

Il s'était remis à fumer, beaucoup plus à l'aise ; le bruit le soulageait. De temps en temps, le ciel du  
layon, dans un épanouissement des bruits de moteurs, était traversé d'un envol brusque de cape  
noire ; pour le reste, on ne distinguait rien - quand Grange poussait jusqu'au chemin pour risquer un  
œil, il voyait se plaquer contre le ciel plus dégagé de la laie des flottaisons d'avions assez  
45 clairsemées, hautes et étrangement lentes, qui semblaient nager presque immobiles comme si elles  
remontaient un courant. Ce qui le frappait, c'était leur comportement paisible de poisson dans l'eau,  
la manière qu'elles avaient de s'espacer à l'aise dans la hauteur, de s'ignorer l'une l'autre, à la  
manière des bancs qui se croisent et s'ignorent, et vont chacun à leur affaire, étagés dans la  
transparence de la haute mer : elle suggérait l'idée d'une occupation sereine, nonchalante de  
50 l'élément. De temps à autre seulement, le brutal fracas de rapide des nuages s'enfonçait  
puissamment vers son zénith, déchirant dans un crissement de soie les plages d'air où flottaient ces  
constellations molles.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

---

## Séquence III

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;  
mais vous faites que l'on vous croit »

### Texte n° 1

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène I

SGANARELLE, GUSMAN

---

- 1           SGANARELLE, *tenant une tabatière* – Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en
- 5 prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est
- 10 mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène I (extrait), 1665.

---

## Séquence III

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;  
mais vous faites que l'on vous croit »

### Texte n°2

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE

---

1 DOM JUAN – Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE – En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce  
5 au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur  
10 nos coeurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix  
15 mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à  
20 vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle  
25 personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par  
30 cœur, et vous parlez tout comme un livre.

## Séquence III

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;  
mais vous faites que l'on vous croit »

### Texte n°3

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène III

DONE ELVIRE, DOM JUAN, SGANARELLE

---

1 DONE ELVIRE – Me ferez-vous la grâce, Dom Juan, de vouloir bien me reconnaître, et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

DOM JUAN – Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

DONE ELVIRE – Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, et vous êtes surpris à la vérité,  
5 mais tout autrement que je ne l'espérais, et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous ;  
10 et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler : j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignaient innocent à mon cœur. Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise  
15 pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DOM JUAN – Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE – Moi, Monsieur, je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE – Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

20 DOM JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle* – Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE – Que voulez-vous que je dise ?

DONE ELVIRE – Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DOM JUAN – Tu ne répondras pas ?

25 SGANARELLE – Je n'ai rien à répondre, vous vous moquez de votre serviteur.

---

DOM JUAN – Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE – Madame...

DONE ELVIRE – Quoi ?

SGANARELLE, *se retournant vers son maître*. — Monsieur...

30 DOM JUAN – Si...

SGANARELLE – Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont causes de notre départ ; voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

DONE ELVIRE — Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

DOM JUAN – Madame, à vous dire la vérité...

35 DONE ELVIRE — Ah, que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ! Que ne me dites-vous que des affaires de la  
40 dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible : qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

DOM JUAN — Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. [...]

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène III (extrait), 1665.

---

## Séquence III

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;  
mais vous faites que l'on vous croit »

### Texte n°4

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte II, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE

---

- 1 DOM JUAN, *apercevant Charlotte* – Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SGANARELLE – Assurément. Autre pièce nouvelle.

- DOM JUAN – D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres,  
5 parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

CHARLOTTE – Vous voyez, Monsieur.

DOM JUAN – Êtes-vous de ce village ?

CHARLOTTE – Oui, Monsieur.

DOM JUAN – Et vous y demeurez ?

- 10 CHARLOTTE – Oui, Monsieur.

DOM JUAN – Vous vous appelez ?

CHARLOTTE – Charlotte, pour vous servir.

DOM JUAN – Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

CHARLOTTE – Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

- 15 DOM JUAN – Ah ! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

- 20 CHARLOTTE – Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DOM JUAN – Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

---

CHARLOTTE – Je vous suis bien obligée, si ça est.

DOM JUAN – Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre  
25 beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE – Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DOM JUAN – Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE – Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

30 DOM JUAN – Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE – Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DOM JUAN – Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute ?

35 CHARLOTTE – Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DOM JUAN – Quoi ? une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de  
40 tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE – Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites  
45 me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieur, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DOM JUAN – Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE – Il n'a garde.

## Séquence III

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;  
mais vous faites que l'on vous croit »

### Texte n° 5

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

---

1 SGANARELLE – Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE – Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

5 DOM JUAN – Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE – Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

DOM JUAN – Ah ! ah ! Ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE – Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

10 DOM JUAN – Eh ! Prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE – Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN – Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

15 LE PAUVRE – De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN – Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE – Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DOM JUAN – Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

20 LE PAUVRE – Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

---

DOM JUAN – Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE – Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

25 DOM JUAN – Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE – Monsieur !

DOM JUAN – À moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE – Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

30 DOM JUAN – Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE – Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN – Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

*Il court au lieu du combat.*

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II, 1665.

---